

Olaudah Equiano, le prince esclave



▲ **Frontispice** du livre d'Olaudah Equiano avec son portrait, 1789, Londres



Huile sur toile attribué à Allan Ramsay, *Royal Albert Memorial Museum, Exeter*, fin des années 1780, reproduite dans Olivier Pétre-Grenouilleau, *Les traites négrières*, La Documentation photographique n°8032, 2003, page 47.



Couverture du livre *Le Prince esclave* (O. Equiano, A. Cameron), éd. Rageot, 2002.

[Tapez ici]

Le prince esclave

Olaudah Equiano, Ann Cameron, éd. Rageot, 2002.

Inspiré de son autobiographie parue en 1789 sous le titre *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa the African*.



Extrait 1 : pages 19 à 24

Chez moi

« Je suis né dans un village africain, non loin de l'Equateur, dans la province d'Essaka, au royaume du Bénin.

A l'ouest, il y avait la Guinée, bordée par l'océan Atlantique, et les ports où abordaient les marchands d'esclaves.

J'étais un enfant. Je n'avais jamais vu l'océan. Je n'avais jamais entendu parler des Blancs, ni des Européens, ni de la mer.

Mon village se trouvait à l'intérieur des terres, dans une magnifique vallée fertile. Nous étions des fermiers et des guerriers, et tout le monde, même les gens importants, travaillait. Personne ne mendiait ; chacun avait un toit. [...]

Certaines familles avaient des esclaves. Il s'agissait de prisonniers capturés au combat, ou de personnes coupables d'un crime. Ils travaillaient comme nous, pas davantage ; leur nourriture, leurs vêtements, leurs maisons étaient identiques aux nôtres. Certains de ces esclaves avaient même des esclaves sous leurs ordres, pour les aider. Nous les traitions exactement comme nous à une exception près : ils n'avaient pas le droit de manger à notre table.

Au village, chaque famille possédait sa terre entourée de fossés et de clôtures de bois ou, parfois, de murs de briques rouges.

Chaque chef de famille avait une épouse, parfois deux, qu'il considérait comme sa propriété. Il avait une maison en bois pour lui, et d'autres pour ses épouses, ses enfants et ses esclaves. Si quelqu'un avait besoin d'une maison, les habitants du village l'aidaient à la construire. La seule chose que l'on attendait en retour était un festin.

Mon père avait beaucoup d'esclaves et sa terre était très grande – elle formait un petit village dans le village, avec des maisons basses au toit de chaume. Les planchers étaient couverts de nattes de roseaux ; les chaises étaient en rondins de bois, et les lits des plateformes d'un mètre de haut sur lesquelles on étalait des matelas moelleux en fibres de plantains et des peaux d'animaux. [...]

Lorsque je suis né, les sages ont déclaré que j'aurais de la chance. On m'a nommé Olaudah, ce qui, dans notre langue, signifie « favorisé par la chance » et « qui parle d'une voix forte ». [...]

Les villages du Bénin étaient indépendants les uns des autres, et le roi ne les gouvernait pas vraiment. Le seul véritable gouvernement était celui des chefs de villages. On les appelait les « embrenchés ». Ils faisaient les lois, réglaient les querelles et punissaient les crimes. C'était un travail important qui consistait à être prince, juge et sénateur à la fois.

Mon père était un « embrenché ». A ce titre, il possédait une marque rituelle particulière. Au cours d'une cérémonie, on lui avait découpé et décollé la peau du front, puis on l'avait remise à sa place. Cela lui avait laissé une grande cicatrice que l'on appelait la marque de la grandeur.

J'ai vu un de mes frères aînés passer ce rituel pour devenir à son tour un « embrenché ». Et un jour, ce serait à mon tour. »

Olaudah Equiano, *le prince esclave*, éd. Rageot 2002

[Tapez ici]

Extrait 2 : pages 27 à 32

Kidnappé !

« Mon village était toujours sur le pied de guerre, prêt à se défendre contre les attaques-surprises d'ennemis venus d'autres régions qui voulaient capturer des prisonniers ou s'emparer d'un butin. Ces attaques se produisaient souvent pendant que nous travaillions dans les champs.

Lorsque nous redoutions une invasion, nous enfoncions des piquets autour de nos maisons, après avoir trempé les pointes acérées dans du poison. Quiconque marchait dessus mourait.

Les champs se trouvaient à environ deux heures de marche du village. Pour éviter les attaques en chemin, les villageois s'y rendaient en groupes, munis de leurs houes, de leurs haches, de leurs pelles et de leurs armes.

Nous avions des fusils, des arcs et des flèches et de larges épées à double tranchant, mais aussi des lances et d'énormes boucliers derrière lesquels un homme pouvait se cacher tout entier.

Les habitants de notre région formaient une véritable armée de volontaires. Même les femmes connaissaient les signaux d'alerte et savaient se servir des armes. Au moindre signal, un coup de feu tiré la nuit par exemple, chacun saisissait ses armes et sortait de sa maison pour combattre.

Les enfants aussi étaient des guerriers. J'ai appris à ma battre très tôt. Chaque jour je m'entraînais à tirer au fusil et à manier la lance. Ma mère me paraît d'emblèmes de guerre pareils à ceux des plus grands combattants.

J'étais très jeune quand j'ai assisté pour la première fois à une bataille. Tout le monde travaillait au champ quand soudain on nous a attaqués. Je suis monté dans un arbre pour observer le combat. Il y avait de nombreuses femmes des deux côtés, autant que d'hommes. J'ai vu ma mère se battre en faisant tourner son épée.

Ce combat acharné a duré longtemps. Beaucoup de gens sont morts. Mais notre village a gagné, et capturé le chef des ennemis.

Il a été ramené triomphalement au village. Il a voulu offrir une grosse rançon pour avoir la vie sauve, mais elle a été refusée. On l'a mis à mort, car nous savions que s'il était libéré il reviendrait nous attaquer à la tête d'une nouvelle armée.

Le bras d'une femme ennemie tuée au cours du combat a été suspendu au marché, là où on exposait les trophées de bataille. Puis les guerriers se sont partagé les armes et les biens des vaincus. Ceux qui s'étaient le mieux battus avaient le droit à la meilleure récompense. Et les prisonniers qui n'étaient ni vendus ni libérés contre rançon devenaient nos esclaves.

J'avais cinq frères et une sœur, tous plus âgés que moi. Comme j'étais le plus jeune, j'étais le préféré de ma mère. Je la suivais partout. Quand je l'accompagnais au marché, j'y voyais parfois des étrangers. On les appelait les Oye-Ibo, « les hommes rouges venus de loin ». Ils apportaient toutes sortes de choses que nous n'avions pas : des armes à feu, de la poudre, des chapeaux, des perles, des poissons séchés. Et ils nous les échangeaient contre du bois, de la terre parfumée et contre notre sel fabriqué à partir des cendres.

Ils étaient toujours accompagnés d'esclaves, et on ne les laissait pas traverser le pays avant de savoir comment ils se les étaient procurés. On leur en vendait parfois, mais seulement des prisonniers de guerre ou des gens de notre peuple condamnés pour crime.

Aujourd'hui, je suis persuadé que ces marchands se moquaient pas mal de notre sel et de notre bois. Ce qui les intéressait surtout, c'était les esclaves. En offrant des fusils et de la poudre venus d'Europe, ils incitaient les chefs rivaux à poursuivre leurs raids pour faire des prisonniers.

Pendant que les adultes allaient aux champs, nous les enfants, nous restions en général au village. Les kidnappeurs en profitaient pour nous enlever. Nous avons pris l'habitude de poster des guetteurs dans les arbres afin de surveiller leur arrivée.

Un jour, alors que je montais la garde, j'ai vu un kidnappeur entrer dans la cour d'un voisin où des enfants jouaient. Heureusement, j'ai pu donner l'alarme à temps. Les plus grands enfants ont accouru avec des cordes et ils ont ligoté l'étranger jusqu'à l'arrivée des adultes qui l'ont fait prisonnier.

Quand, peu de temps après, une autre attaque-surprise a eu lieu, il n'y avait pas d'adultes à proximité.

J'avais onze ans. J'étais avec ma sœur unique qui était aussi ma compagne de jeu préférée. Les adultes étaient aux champs. Nous, nous étions restés au village pour ranger la maison.

Deux hommes et une femme ont escaladé le mur de notre cour, se sont emparés de nous en nous bâillonnant pour nous empêcher de crier, et nous ont emmené dans les bois où ils nous ont attaché les mains. Puis ils ont poursuivi leur chemin en nous portant. A la tombée de la nuit, nous avons fait halte dans une petite maison. Les voleurs nous ont détachés, offert de la nourriture, mais le chagrin et la fatigue nous avaient coupé l'appétit. Heureusement, le sommeil nous a gagné. Pour un court moment nous avons oublié notre malheur.

[Tapez ici]

Le lendemain matin, nous sommes repartis à travers bois. Quand nous avons débouché sur une route, j'ai aperçu des gens. J'ai appelé à l'aide aussi fort que possible, mais les kidnappeurs ont resserré mes liens, m'ont bâillonné et jeté dans un énorme sac. Ma sœur a subi le même sort.

Le soir, nous avons à nouveau refusé la nourriture qu'on nous offrait. Blottis l'un contre l'autre, nous avons pleuré toute la nuit.

Le lendemain matin, même le maigre réconfort de pouvoir pleurer ensemble nous a été ôté. Les kidnappeurs m'ont enlevé ma sœur. Accrochés l'un à l'autre, nous les avons supplié de ne pas nous séparer, mais ils n'ont rien voulu savoir.

Je suis devenu fou de chagrin. Je pleurais à longueur de temps. Et je n'ai rien mangé pendant plusieurs jours, à part ce qu'on m'enfonçait dans la bouche. »

Olaudah Equiano, *le prince esclave*, éd. Rageot 2002

Questions sur les extraits 1 et 2

➤ *Objectif : savoir comment vivait Olaudah avant son enlèvement.*

I – L'environnement d'Olaudah : un village prospère et commerçant

- 1) Où se situe le village d'Olaudah ? Répondez précisément.
- 2) A-t-il déjà vu des Européens ? Pourquoi ?
- 3) Quelles sont les deux activités principales des villageois ? Pourquoi peut-on dire que ce village est prospère ?
- 4) Avec qui les villageois commercent-ils ? De quoi font-ils commerce ?
- 5) D'où proviennent les esclaves possédés par les villageois ? Comment sont-ils traités ? Que peut-on en conclure sur la forme d'esclavage pratiquée par le peuple d'Olaudah ?

II – Un thème classique de l'autobiographie : l'évocation de la famille

- 6) Citez les différents membres de la famille d'Olaudah.
- 7) Que signifie son prénom ?
- 8) Quelle place tient-il dans la famille ? Comment est-il considéré ? Par qui ?
- 9) Quelle fonction occupe son père dans le village ? Expliquez.
- 10) Quel rôle Olaudah était-il amené à tenir ? Qu'est-ce que cela nous montre sur la destinée d'Olaudah ?

III – Le Prince esclave

- 11) Montrez en utilisant des indices variés que le village entier est préparé à toute attaque. Pourquoi les villageois ont-ils mis en place une telle stratégie défensive ?
- 12) A quel âge Olaudah est-il kidnappé ? Avec qui ? Dans quelles circonstances ?
- 13) Qui le kidnappe ? Pourquoi ?
- 14) Quel est ensuite son sort ?
- 15) Quels sentiments et réactions peut-on avoir à la lecture de ces deux extraits (en particulier celle de la dernière partie du second extrait) ? Pourquoi ? En quoi cela sert-il les objectifs de l'autobiographie d'Olaudah ?

IV – Synthèse : les traites internes

- 16) Expliquez en quelques lignes ce que nous apprennent les extraits sur la traite et l'esclavage entre Africains.

Point-méthode :

- 1) Je cherche les réponses dans le texte et je les souligne.
- 2) Je réponds ensuite avec mes propres mots en faisant des phrases verbales.
- 3) Je donne, en général, au moins une explication introduite par « Car, en effet, vu que, étant donné que, parce que, puisque, donc, effectivement, c'est pourquoi... »
- 4) Je corrige l'orthographe et soigne ma présentation.

Le prince esclave

Olaudah Equiano, Ann Cameron, éd. Rageot, 2002.

Inspiré de son autobiographie parue en 1789 sous le titre *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa the African*.



Après son enlèvement, Olaudah change fréquemment de maîtres. Ainsi, l'un d'eux est un chef de tribu, orfèvre, qui l'accueille dans sa nombreuse famille. Bien que relativement bien traité, Olaudah ne pense qu'à une chose : s'échapper. Mais son projet avorte. Après la mort de son épouse, son maître le revend. Il reprend la route « si longtemps qu'[il] a eu le temps d'apprendre deux ou trois nouvelles langues ». Par hasard, il retrouve sa sœur, mais ils sont à nouveau séparés dès le lendemain de leurs retrouvailles. Il ne la reverra jamais. Puis, une riche veuve l'achète pour tenir compagnie à son fils. Pourtant sans raison, elle le revend quelques temps plus tard. Il est acheté par des membres du « peuple balafré de Tinnah » qui auraient voulu le balafrer également et lui limer les dents. Étonné par leurs mœurs, Olaudah refuse. Ils vivent près d'un grand fleuve et se déplacent en pirogues.

Extrait 3 : pages 43 à 49

Le bateau aux esclaves

C'est ainsi que j'ai voyagé après mon enlèvement pendant six à sept mois, passant de maître en maître, traversant différents pays pour arriver finalement jusqu'à l'océan.

Un bateau au mouillage attendait son chargement. J'étais rempli d'un étonnement qui s'est vite transformé en peur, car on m'a fait monter à bord.

Les hommes de l'équipage avaient une peau bizarre, des cheveux longs, et parlaient une langue très différente de toutes celles que j'avais entendues jusqu'alors. Quelques-uns m'ont donné des coups et m'ont inspecté sous toutes les coutures pour voir si j'étais en bonne santé. J'ai cru me trouver au royaume de mauvais esprits qui allaient me tuer.

J'étais terrifié. J'aurais préféré être dans la peau du dernier esclave de mon pays plutôt que dans la mienne ; si j'avais eu dix mille royaumes, je lui en aurais fait cadeau rien que pour échanger mon sort contre le sien.

En jetant un coup d'œil sur le pont, j'ai perçu un chaudron en ébullition et des hommes noirs enchaînés ensemble, le visage accablé de chagrin. Epouvanté par cette vision, je me suis évanoui.

Lorsque j'ai repris conscience, les noirs qui m'avaient conduit à bord étaient penchés sur moi. En attendant d'être payés, ils ont essayé de me reconforter. Sans succès.

Je leur ai demandé si ces hommes blancs aux horribles figures rouges et aux longs cheveux allaient me manger.

- Non, m'ont-ils rassuré.

Un homme blanc m'a apporté un peu d'alcool dans un verre mais, terrorisé, je n'ai rien voulu accepter de sa main. Un Noir lui a alors pris le verre pour me le donner ; j'en ai avalé une gorgée. C'était la première fois que je buvais de l'alcool, et j'ai éprouvé une sensation étrange qui m'a plongé dans l'abattement le plus profond.

Peu après, les Noirs qui m'avaient amené sur le pont ont quitté le bateau en m'abandonnant à mon désespoir. Je n'avais plus aucune chance de retourner chez moi, ni même de regagner la terre ferme.

Les hommes d'équipage m'ont fait descendre au fond d'une cale puante. Deux hommes blancs m'ont proposé à manger mais j'ai refusé. Entre l'odeur épouvantable et les larmes qui m'étouffaient, je me sentais si mal que je ne pouvais rien avaler. J'avais juste envie de mourir.

L'un d'eux m'a alors allongé et ligoté les pieds pendant que l'autre me fouettait. Quand ils m'ont relâché, j'ai voulu me jeter à la mer même si je redoutais l'eau et que je ne savais pas nager. Mais de hauts filets tendus le long du bateau m'en ont empêché. D'ailleurs, les marins ne nous quittaient pas des yeux dès que nous n'étions plus enchaînés dans la cale.

[Tapez ici]

Quelques jours plus tard, j'ai vu des Africains sévèrement flagellés pour avoir tenté de sauter à la mer. Et il ne se passait pas une heure sans que le fouet ne s'abatte sur l'un de nous qui avait refusé de se nourrir. Cela m'est souvent arrivé.

Dès le premier jour, j'ai découvert des gens du Bénin enchaînés dans la cale. Je les ai interrogés :

- Que vont-ils faire de nous ?
- Ils nous emmènent pour nous faire travailler, m'a expliqué un homme.
- Et ils vivent ici, dans ce bateau ?
- Non, ils ont un pays d'hommes blancs, mais il est très loin.
- Comment se fait-il que personne n'ait entendu parler d'eux dans notre pays ?
- Ils vivent très très loin, a ajouté un autre homme.
- Où sont leurs femmes ? Est-ce qu'ils en ont ?
- Oui, a répondu le premier homme.
- Pourquoi est-ce qu'on ne les voit pas ?
- Ils les ont laissées chez eux.
- Comment le bateau avance-t-il ?
- Nous ne savons pas très bien. Ils attachent du tissu sur ces grands mâts, avec des cordes. Et le vaisseau avance. En plus, ils peuvent l'arrêter quand ils le veulent par magie.

Ce récit m'a extrêmement surpris et convaincu que les hommes blancs étaient des esprits d'un autre monde. Il fallait les éviter à tout prix. Pourtant, ils me terrorisaient un peu moins maintenant que je savais qu'ils nous emmenaient pour nous faire travailler. Si c'était tout ce qu'ils voulaient de moi, c'était supportable.

Malgré ce que m'avaient assuré les hommes du Bénin, je craignais souvent d'être mis à mort par ces hommes blancs qui me paraissaient si sauvages. Jamais je n'avais vu personne agir avec une telle cruauté et une telle brutalité.

De temps en temps, lorsque nous étions arrêtés au large d'une côte, nous avions la permission de rester sur le pont. C'est ainsi qu'un jour j'ai vu arriver un grand vaisseau toutes voiles déployées. Dès que les hommes blancs l'ont aperçu, ils ont poussé un grand cri qui nous a effrayés. Plus le vaisseau se rapprochait, plus sa silhouette grandissait. Puis soudain l'ancre a été jetée et il s'est arrêté, comme par magie.

Peu après, des chaloupes sont descendues du bateau et se sont dirigées vers nous. Les gens des deux vaisseaux semblaient très contents de se voir. Plusieurs étrangers nous ont serré la main et nous ont fait de signes. Je suppose qu'ils essayaient de nous expliquer que nous allions partir avec eux, mais nous ne comprenions rien.

Quand le chargement a été terminé, les matelots ont préparé le départ en faisant des bruits effrayants. On nous a fait descendre dans la cale où beaucoup d'entre nous sont morts, victimes de l'avidité de nos acheteurs qui nous avaient tellement entassés que nous pouvions à peine bouger. Les chaînes nous écorchaient la peau. En guise de toilettes, nous n'avions que des bacs dans lesquels des enfants tombaient souvent et manquaient se noyer. Entre les odeurs et la chaleur, l'air est vite devenu irrespirable. Nous étions malades. Nous étouffions. Et cette atmosphère fétide, pestilentielle, vibrait heure après heure des cris des femmes et des gémissements des mourants.

Heureusement pour moi, j'ai frôlé la mort de si près qu'on m'a laissé presque tout le temps sur le pont et mon jeune âge m'a épargné d'être enchaîné. Presque chaque jour, des Noirs à l'agonie étaient montés de la cale. J'espérais moi aussi mourir le plus vite possible. Je pensais souvent que les poissons étaient bien plus heureux que moi. J'enviais leur liberté et j'aurais volontiers échangé mon sort contre le leur.

Plus je les voyais agir et plus je trouvais les hommes blancs cruels. Un jour, ils ont pris au filet une énorme quantité de poissons ; ils en ont mangé autant qu'ils l'ont pu puis ont rejeté le reste à la mer, alors que nous les supplions de nous en donner quelques-uns. Certains de mes compatriotes affamés ont essayé d'en dérober, mais ils ont été sévèrement fouettés.

Leur cruauté ne s'exerçait pas seulement à l'encontre de nous, les Noirs, mais aussi de leurs semblables. Une fois, un marin blanc a été fouetté à mort et jeté par-dessus bord comme un animal.

Pendant notre voyage, j'ai vu pour la première fois des poissons volants passer par-dessus le bateau et certains tomber sur le pont. Pour la première fois aussi, un marin m'a permis de regarder dans un sextant dont j'ignorais l'usage. J'ai vu des nuages poussés par le vent et j'ai pensé qu'ils étaient des terres qui se déplaçaient puis disparaissaient. J'étais persuadé d'être dans un autre monde, un monde empreint de magie.

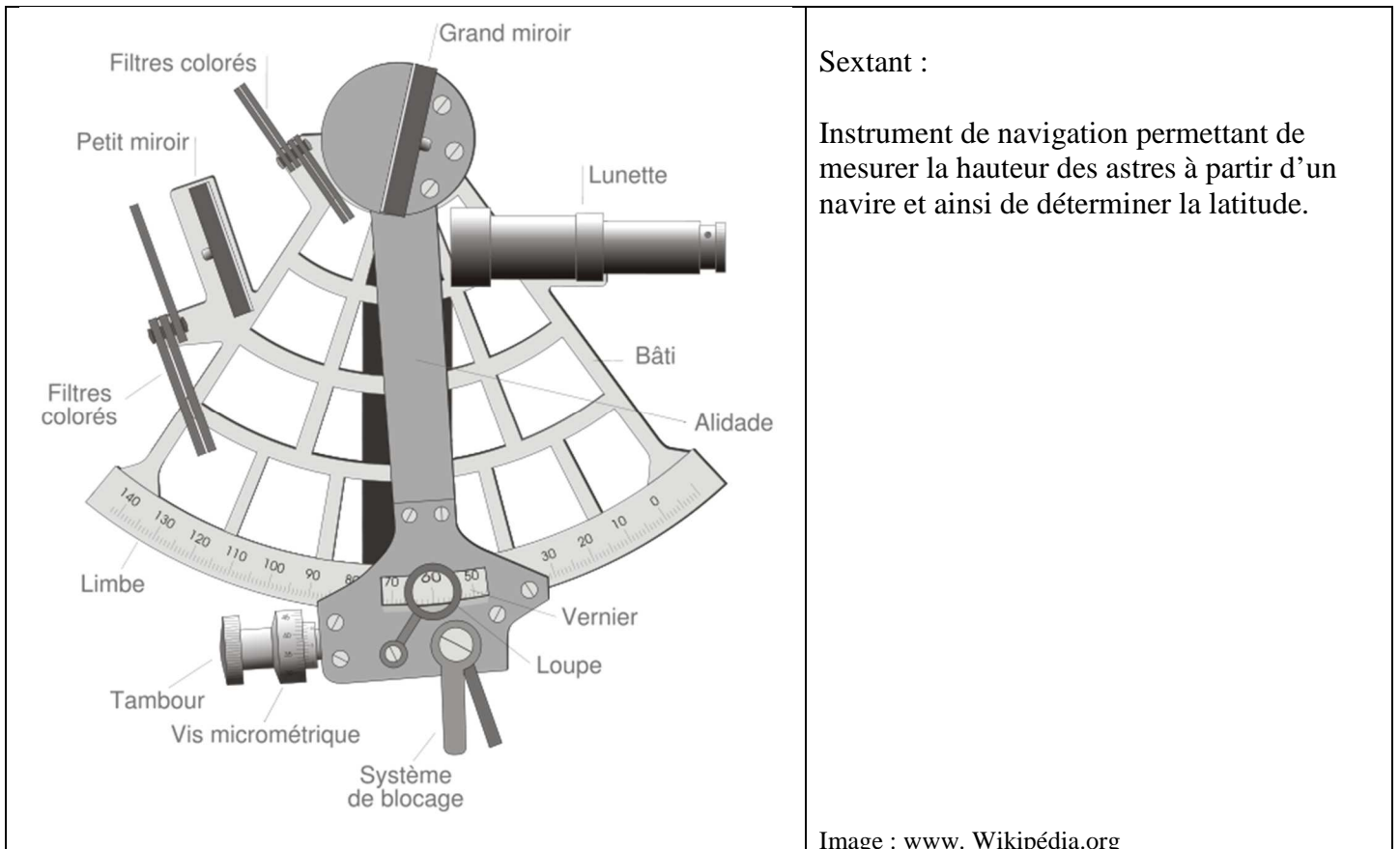
[Tapez ici]

Questions sur l'extrait 3

- 1) Combien de temps a passé depuis l'enlèvement d'Olaudah ? Où arrive-t-il ? Dans quel but ?
- 2) Quelles sont les peurs et les réactions d'Olaudah après son embarquement sur le navire négrier ? Pourquoi ?
- 3) Quelle opinion se fait-il des membres de l'équipage ? Pourquoi ? Justifiez.
- 4) Comment et pourquoi se renseigne-t-il ?
- 5) Comment se déroule la traversée de l'Atlantique pour les esclaves noirs africains ? Expliquez et justifiez.
- 6) Quelles sont les conditions de vie à bord du navire négrier ? Expliquez et justifiez.
- 7) Quelles sont les conséquences ? Expliquez et justifiez. Que peut-on en conclure ?
- 8) Pourquoi a-t-il survécu d'après lui ?
- 9) Quels sont ses sentiments ? Justifiez.
- 10) Montrez que l'autobiographie d'Olaudah est aussi un récit d'aventures. Qu'attend le lecteur ?

Point-méthode :

- 5) Je cherche les réponses dans le texte : je les souligne avec un crayon à papier ou avec un stylo.
- 6) Je réponds ensuite avec mes propres mots en faisant des phrases verbales.
- 7) Je donne, en général, au moins une explication introduite par « Car, en effet, vu que, étant donné que, parce que, puisque, donc, effectivement, c'est pourquoi.... »
- 8) Je corrige l'orthographe et soigne ma présentation.



[Tapez ici]

Le prince esclave

Olaudah Equiano, Ann Cameron, éd. Rageot, 2002.

Inspiré de son autobiographie parue en 1789 sous le titre *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa the African*.



Extrait 4 : pages 51 à 53

Vente aux enchères à la Barbade

Après la longue traversée de l'Atlantique, prisonniers sur un navire négrier, les esclaves - dont Olaudah Equiano - arrivent sur l'île de la Barbade, située entre la Mer des Caraïbes et l'océan Atlantique. Le navire accoste à Bridgetown, la capitale.

Un jour, les hommes blancs ont poussé de grands cris de joie en nous faisant des signes. Bientôt, nous avons vu apparaître l'île de la Barbade, son port, et toutes sortes de bateaux, de formes et de tailles variées. Nous avons jeté l'ancre à Bridgetown.

De nombreux marchands et planteurs sont montés à bord. Ils nous ont séparés en groupes et examinés, puis ils ont montré la terre du doigt pour nous indiquer où ils nous emmenaient. Mais nous avons compris que ces hommes horribles voulaient nous battre. Quand nous sommes redescendus dans la cale, nous tremblions de la tête aux pieds.

Toute la nuit, le bateau a résonné de plaintes amères. Si bien que l'équipage est allé chercher des esclaves à terre pour nous calmer. Ils nous ont expliqué que personne n'avait l'intention de nous manger, mais seulement de nous faire travailler. A terre, nous verrions beaucoup de nos compatriotes. Soulagés, nous avons fini par nous endormir. Effectivement, peu de temps après notre débarquement, de nombreux Africains de toutes langues sont venus nous parler.

On nous a conduits dans la cour d'un marchand où nous avons été parqués comme des moutons. Tout était nouveau à mes yeux. Les maisons à étages étaient construites en briques. Elles ne ressemblaient pas à celles d'Afrique. Il y avait aussi, à mon grand étonnement, des gens montés sur des chevaux. Je croyais que c'était encore de la magie. Mais l'un des esclaves m'a affirmé qu'il y avait également des chevaux dans son pays.

Au bout de quelques jours, nous avons été vendus. Cela s'est déroulé de la façon suivante : quelqu'un frappait sur un tambour. Les acheteurs se précipitaient alors dans la cour pour choisir le groupe d'esclaves qu'ils préféraient. Ils passaient d'un groupe à l'autre, bruyants, avides, et nous étions terrifiés.

Trois frères ont été vendus dans des lots différents. Je me souviens encore de leurs cris lorsqu'on les a séparés. Ils ne se sont probablement jamais revus.

Je l'ignorais alors, mais à l'occasion de toutes ces ventes d'esclaves les parents perdaient leurs enfants, les frères perdaient leurs sœurs, les maris perdaient leurs femmes.

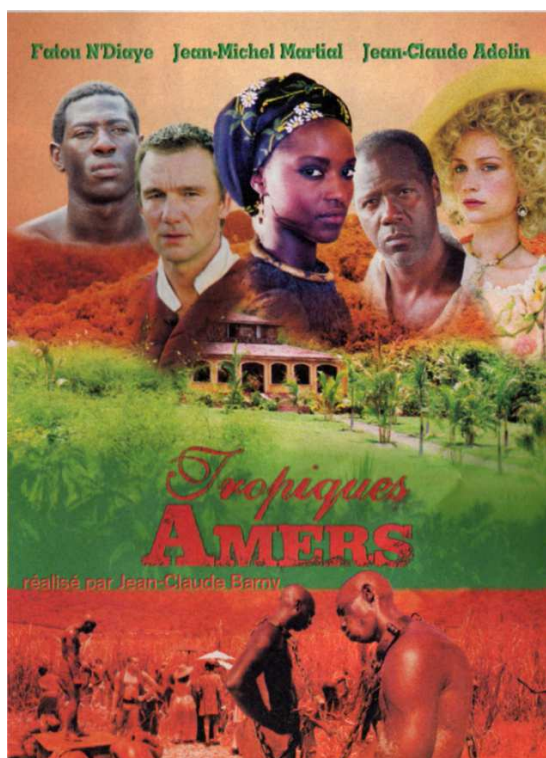
Nous avons déjà perdu notre pays, notre maison, et presque tous ceux que nous aimions. Les acheteurs et les vendeurs auraient pu se débrouiller pour ne pas nous séparer de nos derniers parents ou amis. Notre souffrance et notre labeur ne leur suffisaient-ils donc pas ? Que gagnaient-ils de plus à faire preuve de cruauté ? Mais c'était leur façon d'agir et ensuite ils allaient à l'église le dimanche, et se disaient chrétiens. »

Olaudah Equiano, *Le prince esclave*, adaptation d'Ann Cameron, éd. Rageot, 2002.

[Tapez ici]

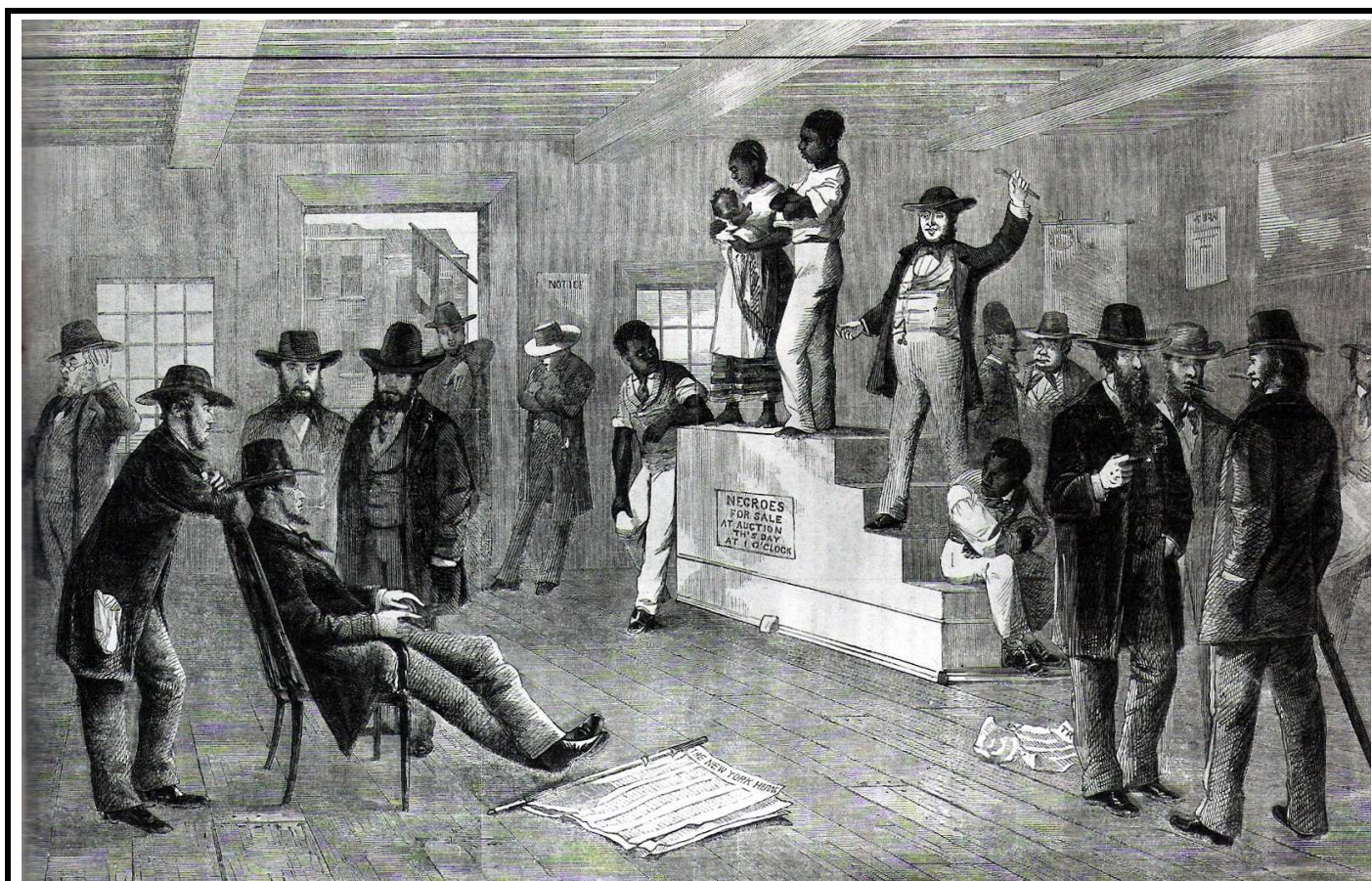
Documents complémentaires

Document 1 : Extrait de *Tropiques Amers*, 15 premières minutes



Couverture du DVD de *Tropiques Amers*, un téléfilm de Jean-Claude Barny, France 3, 2007.

Document 2 : Une vente aux enchères d'esclaves à Charleston, Virginie



Gravure américaine anonyme, 1861, reproduite dans Olivier Pétré-Grenouilleau, *Les traites négrières*, La Documentation photographique n°8032, 2003, page 35.

Document 3 : Annonce pour des ventes d'esclaves aux Etats-Unis, 1784

Traduction

Nègres à vendre

Une cargaison d'hommes et de femmes vigoureux, en bonne santé et aptes à servir immédiatement vient d'arriver de la Côte de l'ivoire à bord du Two Brothers. Les conditions [de paiement] sont les suivantes : une moitié en liquide ou en nature, l'autre moitié étant payable le premier janvier prochain, avec contrat d'engagement si nécessaire. La vente sera ouverte chaque jour à dix heures dans l'entrepôt de Mr Bourdeaux, N° 48, sur le port. 19 mai 1784. John Mitchell.

Trente nègres acclimatés

A vendre à crédit, en vente privée

Parmi eux se trouve un charpentier. Aucun n'a la réputation d'être malhonnête. Également à vendre, contre du liquide, un jeune cuisinier bien élevé, né ici, qui a servi quelques années sous les ordres d'un très bon cuisinier français à l'étranger, sa femme d'âge mûr qui est domestique (le couple est très honnête) et leurs deux enfants. Enfin, un jeune charpentier est également à vendre. S'adresser à l'imprimeur pour les conditions.



Negroes for Sale.

A Cargo of very fine stout Men and Women, in good order and fit for immediate service, just imported from the Windward Coast of Africa, in the Ship Two Brothers.—
Conditions are one half Cash or Produce, the other half payable the first of January next, giving Bond and Security if required.
The Sale to be opened at 10 o'Clock each Day, in Mr. Bourdeaux's Yard, at No. 48, on the Bay.
May 19, 1784. JOHN MITCHELL.

Thirty Seasoned Negroes

To be Sold for Credit, at Private Sale.

AMONGST which is a Carpenter, none of whom are known to be dishonest.
Also, to be sold for Cash, a regular bred young Negro Man-Cook, born in this Country, who served several Years under an exceeding good French Cook abroad, and his Wife a middle aged Wather-Woman, (both very honest) and their two Children. *Also*, a young Man a Carpenter.
For Terms apply to the Printer.

Annonce reproduite dans Olivier Pétré-Grenouilleau, *Les traites négrières*, La Documentation photographique n°8032, 2003, page 35.

Questions sur l'extrait 4

1. Où arrive Oludah ? D'où vient-il ?
2. Qui vient à bord du bateau ? Que font-ils ? Dans quel but ?
3. Quelle est alors la réaction des esclaves ? Pourquoi ?
4. Quelle comparaison exprime la déshumanisation des esclaves dans le 4e paragraphe ?
5. Comment appelle-t-on un groupe d'esclaves à vendre ?
6. Que dénonce Oludah dans le dernier paragraphe ?

Questions sur les documents complémentaires

Document 1 : Tropiques Amers

7. Où arrivent les voyageurs ? Quand ? Par qui sont-ils accueillis ?
8. Quel bateau arrive en même temps ?
9. Où se trouve le marché aux esclaves ?
10. Quels arguments donne le marchand pour vanter la qualité de sa marchandise ?
11. Comment réagit le frère d'Olympe au marché aux esclaves ? Pourquoi ?
12. Quelle question pose-t-il à Amédée, l'esclave de Bonaventure ? Que lui répond ce dernier ?
13. Comment appelle-t-on les esclaves venant directement d'Afrique ? et ceux nés aux Antilles ?
14. Pourquoi Olympe, la fiancée de Bonaventure, a-t-elle acheté un esclave ? Comment paie Bonaventure ?

Document 2 : Gravure, une vente aux enchères

15. Où se passe cette scène ? De quoi s'agit-il ? Qu'est-ce qui en montre le caractère officiel ?
16. Qui sont les personnages présents sur l'estrade ?
17. Qu'est-il écrit sur l'affiche placardée sur l'estrade ?
18. Qui sont les autres personnages ? Quelle est leur attitude ?

Document 3 : Annonce de ventes aux enchères

19. D'où vient la cargaison d'esclaves du « Two Brothers » ?
20. Quels sont les arguments de vente ?
21. Quels sont les arguments supplémentaires pour vendre les *Seasoned Negroes* (nègres acclimatés) ?
22. Quels sont les moyens de paiement proposés ?
23. Quel est le rôle de ces affiches ?

[Tapez ici]

Le prince esclave

Olaudah Equiano, Ann Cameron, éd. Rageot, 2002.

Inspiré de son autobiographie parue en 1789 sous le titre *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa the African*.



Finale­ment, « malades et affaiblis par la captivité », Olaudah et quelques autres esclaves n'ont pas été achetés. Le marchand les emmène alors en Virginie, état d'Amérique. Puis, il est acheté par Michaël Henry Pascal un officier de la Marine anglaise qui commandait un navire marchand. Acheté trente ou quarante livres sterling, Olaudah était destiné à être offert à des amis de cet officier. C'est là, sur ce bateau, qu'on lui donne le surnom de Gustave Vassa. Il se lie, à bord, d'amitié avec Dick un jeune adolescent qui lui inculque quelques rudiments d'éducation anglaise.

Extrait 5 : pages 65 à 67

L'Angleterre

Après treize semaines de navigation, nous avons touché les côtes de l'Angleterre. Mes craintes d'être mangé ont disparu.

Dès que le bateau a jeté l'ancre à Falmouth, le capitaine a fait embarquer de nouvelles provisions fraîches. Nous en avons fait bon usage : notre famine s'est transformée en festin.

Chaque jour m'apportait une nouvelle surprise.

Un matin, j'ai découvert le pont couvert d'une épaisse couche blanche. Je me suis précipité chez le second pour le prévenir que quelqu'un avait répandu du sel sur le pont pendant la nuit.

- Prends-en dans ta main, et apporte-le-moi, m'a-t-il ordonné.

J'en ai ramassé une poignée - c'était très froid - et la lui ai apportée.

- Goûte.

J'ai obéi et je suis interloqué.

- C'est de la neige, m'a-t-il expliqué. Il y en a dans ton pays ?

- Non, ai-je répondu. Qui la fabrique ?

- Un grand monsieur qui vit dans le ciel. On l'appelle Dieu.

Je ne comprenais rien.

Quand je suis descendu à Falmouth, j'ai été sidéré par les rues pavées et les immeubles en brique. Nous sommes allés à l'église, où j'ai assisté à un service religieux. Mes compagnons m'ont dit qu'ils « vénéraient Dieu, créateur des hommes et de toutes choses ». Dick a essayé de m'expliquer ce que cela signifiait.

L'idée de ce Dieu m'a bien plu. Et le fait que les hommes blancs ne se vendent pas entre eux, comme les Africains, me plaisait aussi. Leur sagesse me surprenait, même si je trouvais bizarre qu'ils ne fassent ni sacrifices ni offrandes, qu'ils ne se lavent pas les mains avant de manger et qu'ils touchent les morts. La minceur des femmes m'étonnait également. Je ne les trouvais pas aussi jolies que nos femmes africaines.

Voir le capitaine et Dick en train de lire me paraissait très étrange. Je brûlais d'envie de parler aux livres comme eux, car je croyais que c'était ce qu'ils faisaient. Je pensais que les livres m'expliqueraient comment toutes les choses avaient commencé. Lorsque j'étais seul, j'en prenais un et je l'approchais de mon oreille en espérant qu'il me réponde. J'ai toujours été très déçu qu'ils restent silencieux.

Nous étions arrivés en Angleterre au début du printemps de l'année 1757. J'avais presque douze ans.

Olaudah Equiano, *Le prince esclave*, adaptation d'Ann Cameron, éd. Rageot, 2002.

Questions sur l'extrait 5

- 1) Dans quel pays arrive Olaudah ? Quand ?
- 2) Quelles sont ses différentes réactions ?
- 3) Pourquoi éprouve-t-il ses réactions ?
- 4) Quelle activité l'attire particulièrement ? Pourquoi ? Expliquez avec vos propres mots.
- 5) Olaudah compare les Européens avec les Africains : qu'est-ce qui lui plaît chez les Européens ? chez les Africains ?

[Tapez ici]

Après cette escale en Angleterre, Olaudah accompagne son maître sur le Roebuck, navire de guerre partant au Canada afin de combattre les Français.

Extrait 6 : page 79

Aventures en mer

Je retrouvais l'Angleterre après deux ou trois ans d'absence. Mon maître continuait à me traiter le mieux du monde ; mon attachement et ma gratitude envers lui étaient sans limite. Je m'étais habitué à la mer et je commençais à me sentir heureux.

Je parlais assez bien l'anglais maintenant et je comprenais parfaitement tout ce qu'on me disait. Non seulement je me sentais à l'aise avec mes nouveaux compatriotes, mais je les appréciais. Je voulais leur ressembler, m'abreuver de leurs pensées, imiter leurs manières. J'observais et apprenais tout ce que je pouvais.

Même au cœur du danger, je n'éprouvais plus cette frayeur qui m'avait saisi lorsque j'avais vu des Européens pour la première fois. Elle n'était que le fruit de mon ignorance. Elle s'était peu à peu évanouie à mesure que je comprenais ce qui se passait autour de moi.

Tout ce que j'avais vécu à bord des navires avait contribué à me rendre intrépide. De ce point de vue, au moins, j'étais presque devenu anglais.

Il y avait longtemps que j'avais envie d'apprendre à lire et à écrire, et notre retour à Londres m'en a offert l'occasion. Mon maître m'a confié aux bons soins de ses cousins, les Guérin, pour qui j'accomplissais de menues tâches. J'étais chargé d'accompagner les demoiselles Guérin quand elles sortaient en ville. J'n étais ravi, car je pouvais ainsi visiter Londres. Mais mon plus grand bonheur a été d'aller à l'école.

Quand les domestiques de la maison m'ont assuré que je n'irais pas au ciel si je n'étais pas baptisé, je me suis inquiété, car je croyais à une vie après la mort. J'ai alors demandé à l'aînée des demoiselles Guérin si je pouvais être baptisé. Mon maître s'y opposait, mais elle l'a persuadé de me le permettre. En février 1759, avec cette demoiselle pour marraine, j'ai été baptisé dans l'église Saint Margaret de Westminster, sous le nom de Gustave Vasa. J'avais quatorze ans.

Olaudah Equiano, *Le prince esclave*, adaptation d'Ann Cameron, éd. Rageot, 2002.

Questions sur l'extrait 6 :

- 1) Combien de temps sépare Olaudah l'extrait 1 de l'extrait 2 ? Qu'a fait Olaudah entre temps ?
- 2) Que ressent-il envers son maître ?
- 3) Quelles sont ses réactions, ses sentiments face aux Européens ? Ont-ils changé par rapport au début de son histoire ? Pourquoi ? (Fournir plusieurs éléments de réponse)
- 4) Qu'apprend-il chez les Guérin ?
- 5) A quel rituel religieux est-il soumis ? Pourquoi ?

[Tapez ici]

Extrait 7 : pages 89 à 94

Trahi !

La guerre a pris fin au début du mois de décembre 1762. On nous a donné l'ordre de regagner Londres pour désarmer le bateau. (...)

A l'annonce de la paix, nous avons tous poussé des cris de joie et des hurras ! J'avais presque dix-sept ans, et je ne pensais qu'à être libre et à gagner de quoi m'offrir une bonne éducation.

Si le capitaine Pascal ne m'avait jamais promis la liberté, il m'avait toujours traité avec beaucoup d'égards. Il s'était même préoccupé de ma moralité. Il ne m'avait jamais permis de le décevoir ni de raconter des mensonges. « Si tu aies ainsi, Dieu t'aimera plus », me disait-il lorsqu'il voulait me mettre en garde. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'il me garderait contre ma volonté.

A bord de *l'Aetna*, il y avait un autre steward, Daniel Queen, qui m'avait appris à raser la barbe et couper les cheveux. Nous lisions la Bible ensemble. Il nous est souvent arrivé de passer des nuits entières à parler. Je lui racontais les histoires de mon pays, que je trouvais très proches de celles des Juifs de la Bible.

J'aimais Daniel Queen comme mon père. Dès que je gagnais un peu d'argent aux billes contre les autres garçons, ou en rasant quelqu'un, je lui achetais du sucre ou du tabac.

Daniel m'avait dit qu'on ne se quitterait jamais. Quand notre bateau serait désarmé, je serais aussi libre que lui ou n'importe quel homme à bord. Nous irions à Londres ; je pourrais vivre avec lui ; il m'enseignerait son métier et je gagnerais bien ma vie.

Ses promesses m'avaient donné du courage je brûlais d'impatience d'être libre. Et les quelques jours qui me séparaient de cette liberté me semblaient très longs !

De Portsmouth, nous avons fait voile vers la Tamise. Nous sommes arrivés à Deptford le 10 décembre, à marée haute. Nous avons à peine jeté l'ancre que mon maître a soudain donné l'ordre de préparer son canot, et m'y a fait descendre de force.

- Tu veux me quitter ! a-t-il crié du pont. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot !

J'étais si abasourdi que j'ai mis un moment avant de répondre :

- Mais il faut que j'aille chercher mes livres et mon coffre !

- Si tu bouges, je te coupe la gorge ! a-t-il déclaré en tirant son sabre de son fourreau.

Prenant mon courage à deux mains, j'ai dit :

- Je suis un homme libre. Conformément à la loi vous devez me traiter comme tel !

Il est devenu encore plus furieux.

- Tu vas voir ce que je dois faire ou pas ! a-t-il hurlé en sautant du navire dans le canot.

Tout l'équipage médusé me regardait.

Malheureusement pour moi, la marée venait de s'inverser. Elle nous a entraînés jusqu'à un groupe de bateaux en partance pour les Caraïbes. Mon maître était fermement décidé à me faire partir avec le premier qui accepterait de me prendre à bord.

Les matelots ramaient à contrecœur. Ils m'auraient bien déposé sur la rive, mais le capitaine ne l'aurait pas permis. Quelques-uns ont essayé de me reconforter.

- Il ne peut pas te vendre ! On est avec toi !

Cela m'a redonné un peu d'espoir.

Le capitaine a demandé à plusieurs bateaux de m'embarquer. Tous ont refusé.

Peu après Gravesend, nous avons accosté un navire qui attendait la marée suivante pour prendre la mer en direction des Caraïbes. Il s'appelait la Charmante Sally, et son capitaine James Doran.

Mon maître est monté à bord pour discuter avec lui. Un peu plus tard, on m'a envoyé chercher. Je suis entré dans la cabine du capitaine.

- Tu me connais ? m'a-t-il demandé.

- Non, ai-je répondu.

- A partir de maintenant, tu es mon esclave.

- Mon maître ne peut pas me vendre, pas plus à vous qu'à un autre !

- Pourquoi ? Ton maître ne t'a-t-il pas acheté ?

- Si. Mais je l'ai servi pendant de nombreuses années, et il a pris tous mes gages, et l'argent des prises, et je n'ai reçu que six pence pendant la guerre. En plus, je suis baptisé. D'après les lois de ce pays, personne n'a le droit de me vendre.

[Tapez ici]

- J'ai ajouté que j'avais entendu un avocat ainsi que d'autres gens, le répéter à plusieurs reprises à mon maître.
- Même si tu avais gagné dix mille livres avec les prises, j'aurais le droit de les garder, et je l'aurais fait ! a affirmé mon ancien maître.
- Les gens qui t'ont dit que ton maître n'avait pas le droit de te vendre ne sont pas tes amis, a alors déclaré le capitaine Doran.
- Il est regrettable que les autres ne connaissent pas la loi aussi bien que vous, ai-je répliqué.
- Tu parles trop bien anglais ! m'a coupé le capitaine Doran. Si tu continues tes impertinences, j'ai les moyens de te mater !

Je n'en doutais pas. Il était le plus fort, je le savais. Je me suis alors souvenu de mes souffrances sur le bateau d'esclaves, et j'ai frémi intérieurement.

- Puisque je ne peux obtenir justice des hommes, j'espère que je l'obtiendrai du Ciel.

Sur ces mots, je suis monté sur le pont, mes camarades m'ont dit de ne pas désespérer.

- Ce bateau fait escale à Portsmouth pour attendre une escorte. Dès que nous aurons reçu notre paie, nous viendrons te chercher. Et nous te ramènerons !

Après avoir rapidement conclu son affaire avec le capitaine Doran, mon maître m'a rejoint. Il m'a fait ôter mon manteau, le seul que j'avais et me l'a pris.

J'avais environ neuf guinées en poche, tout l'argent que j'avais réussi à économiser pendant mes années en mer. Je les ai aussitôt cachées. J'en aurais besoin si j'arrivais à m'enfuir.

Le capitaine et mes camarades de l'équipage sont repartis à bord du canot. La mort dans l'âme, je les ai suivis des yeux aussi longtemps que j'ai pu.

Olaudah Equiano, *Le prince esclave*, adaptation d'Ann Cameron, éd. Rageot, 2002.

Questions sur l'extrait 7 :

- 1) Quand Olaudah et le Capitaine reviennent-ils en Angleterre ? Pourquoi ?
- 2) Qui a-t-il rencontré sur le navire l'Aetna ? Qu'a-t-il appris à son contact ?
- 3) Quel est le projet d'Olaudah ? (plusieurs éléments de réponse)
- 4) Qui s'y oppose ? Pourquoi ? Que décide de faire ce personnage ?
- 5) Comment Olaudah se défend-il ? Donnez ses différents arguments.
- 6) Que pensez-vous de l'attitude du Capitaine Doran ?
- 7) Qui Olaudah soutient ? Pourquoi ?
- 8) Que lui arrive-t-il finalement ?